Document generated on 04/23/2024 10 p.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Lempereur, Françoise et Henry Besson, photographies de Guy Focant. *De traditions en créations. Le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville*. Fosses-la-Ville, 2019, 130 p. ISBN 978-2-8052-0509-5

Bernard Genest

Volume 19, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1082774ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1082774ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Genest, B. (2021). Review of [Lempereur, Françoise et Henry Besson, photographies de Guy Focant. *De traditions en créations. Le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville*. Fosses-la-Ville, 2019, 130 p. ISBN 978-2-8052-0509-5]. *Rabaska*, *19*, 298–302. https://doi.org/10.7202/1082774ar

© Société québécoise d'ethnologie, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

voyage de la Nouvelle-France du père Paul Lejeune porte déjà la marque d'un esprit exhaustif pour qui rien d'humain ne doit lui rester étranger dans sa compréhension de l'Autre. Telle est l'une des grandes leçons du premier récit de sa période de contact avec les Amérindiens et de son arrivée en Nouvelle-France.

René Bouchard
Société québécoise d'ethnologie

Lempereur, Françoise et Henry Besson, photographies de Guy Focant. *De traditions en créations. Le patrimoine culturel immatériel de Fosses-la-Ville*. Fosses-la-Ville, 2019, 130 p. ISBN 978-2-8052-0509-5.

« Préserver le Pci tout en évoluant, sans le déformer… voilà un enjeu de taille et assez complexe ! », affirme Pierre-Jean Vandersmissen, « coordinateur » du projet pour l'Administration communale de Fosses-la-Ville dans sa présentation de l'ouvrage, qui est publié avec le soutien de la Province de Namur. On comprend qu'il s'agissait là de l'orientation à donner à cette publication qui se voulait un instrument de sensibilisation et de sauvegarde du patrimoine immatériel de Fosses-la-Ville, un très ancien village francophone situé en région wallonne dans la province de Namur, sise dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Pour sa réalisation, les pouvoirs publics ont fait appel à une ethnologue d'expérience, maître de conférences à l'Université de Liège, où elle enseigne les arts et traditions populaires et la transmission du patrimoine immatériel. Longtemps journaliste et productrice à la radio et à la télévision belge, Françoise Lempereur a réalisé de nombreux reportages sur le patrimoine culturel et la « culture vivante ». Elle est aussi l'auteure de *Patrimoine culturel immatériel* publié en 2017 aux Presses universitaires de Liège, dans la collection « Manuels ». L'ethnologue a été assistée par Henry Besson, un jeune historien qui, pour camper les pratiques culturelles vivantes dans la profondeur de leurs racines, a dépouillé « toutes les archives disponibles sur l'histoire de Fosses ». L'ouvrage s'appuyant sur le témoignage de différents acteurs locaux, un photographe professionnel, Guy Focant, s'est adjoint à l'équipe de réalisation. Il faut d'entrée de jeu souligner la qualité remarquable des images réalisées, de même que le travail de mise en page de Jean-Pierre Romain.

Dans son avant-propos, Françoise Lempereur soulève la question fondamentale de la définition du patrimoine culturel immatériel (Pci), notion qui, selon elle, reste « peu ou mal comprise au sein de la population ». Assertion qui étonne un peu, la Belgique étant le premier pays européen à s'être doté d'un outil législatif visant à protéger le patrimoine immatériel, et

à avoir signé la Convention de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco dès 2006, trois ans après son adoption. Quoi qu'il en soit, la spécialiste a jugé nécessaire de rappeler l'étendue des domaines que recouvre le champ (langues, traditions et expressions orales, pratiques sociales, arts d'interprétation, rituels et événements festifs, connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers, savoir-faire traditionnels) qui ont en quelque sorte balisé sa propre démarche.

L'ouvrage comporte six chapitres. Le premier, intitulé « Présentation de l'entité », s'ouvre sur une mise en contexte géographique et historique de « l'espace où se dresse aujourd'hui la ville ». On y apprend que les origines de Fosses-la-Ville remontent au néolithique et que son passé « n'est pas un long fleuve tranquille ». Fosses est un lieu chargé d'histoire d'où l'importance de poser quelques jalons pour mieux comprendre en quoi l'endroit se distingue aujourd'hui comme l'une des villes possédant « un des plus riches patrimoines culturels immatériels de toute la Wallonie ». Traversée par des périodes de paix et de prospérité, elle a aussi connu au cours des siècles des épisodes de querelles et de guerres qui ont conduit à la perte d'une part importante de son patrimoine immobilier. Carrefour d'échanges commerciaux, site industriel marqué par l'exploitation minière et la forge, Fosses n'est plus que la 351e commune de Belgique, comptant 10 400 habitants, et dont l'économie repose essentiellement sur l'agriculture et les services. Pour témoigner de son passé glorieux, il ne reste aujourd'hui que quelques bâtiments prestigieux. Ce passé n'en est pas moins à l'origine d'un patrimoine culturel immatériel qui constitue sa principale richesse.

Le deuxième chapitre, « La vie culturelle », expose et analyse les facteurs qui ont conduit les Fossois à abandonner plusieurs de leurs pratiques traditionnelles. Jusqu'à ce que surviennent, au XXe siècle, de grands bouleversements qui ont profondément perturbé les modes de transmission de la tradition, celle-ci se transmettait de génération en génération. Il était de la mission des chercheurs de tenter d'identifier les causes qui ont conduit à la disparition de plusieurs pratiques fort anciennes. Quelques-unes l'ont été, dont, au début du XXe siècle, la promulgation de lois qui ont fragilisé la chaîne de transmission des savoirs et savoir-faire. Ce sont, d'une part, la loi sur l'instruction gratuite et obligatoire (1914), suivie presque simultanément de celle de l'interdiction du travail des enfants de moins de 14 ans. Puis, en 1919, la « Loi Vandervelde » (du nom du ministre de la Justice de l'époque) interdisant la consommation d'alcools forts (18 % et plus) dans les lieux de travail (ateliers, chantiers, commerces) et les établissements de divertissement (dont les cafés) a eu pour effet d'entraîner une baisse de fréquentation de ces établissements où régnait un climat propice aux échanges, et donc au transfert de connaissances. La Grande Guerre, vecteur de métissage culturel et de

transformation des modes de production, va par ailleurs entraîner la disparition de l'artisanat local. Quant à la Seconde Guerre mondiale, elle sera responsable d'une forme de révolution « silencieuse », à l'intérieur même des familles, là où l'économie et les rapports sociaux reposaient jusqu'alors essentiellement sur l'agro-pastoralisme. Enfin, plus récemment, dans certains quartiers, un nouveau danger est apparu avec l'entrée en scène de nouveaux arrivants qui se détournent des pratiques sociales et événements festifs jusque-là partagés par l'ensemble de la communauté.

Les chapitres qui suivent – « Tout le long de l'année » et « La vie religieuse » – sont consacrés à des pratiques reposant pour l'essentiel sur la célébration des fêtes calendaires. On en a dressé l'inventaire depuis le cycle des douze jours jusqu'à la « Saint-Nicolas/Noël ». Pour saisir l'importance de l'imprégnation culturelle de la religion, rappelle-t-on, il suffit « de consulter le calendrier : chaque jour équivaut à la fête d'un(e) saint(e) ou à une date de l'année liturgique ». Si certaines pratiques découlent du sanctoral officiel – comme c'est le cas des saints patrons dont saint Joseph, saint Éloi, saint Hubert, sainte Cécile ou saint Nicolas –, d'autres, ayant eu une influence déterminante dans la vie sociale et religieuse des Fossois (saint Feuillen, sainte Gertrude, sainte Brigide, sainte Julienne), sont plutôt inspirées du sanctoral populaire « basé à la fois sur des récits merveilleux ou des légendes de tradition orale et des écrits médiévaux ». Au nombre de pages que les auteurs ont accordées à ces pratiques [33 sur un total de 129], on pourrait croire que celles-ci sont particulièrement révélatrices de l'identité fossoise. Certaines d'entre elles, en effet, sont spécifiques à Fosses, mais dans l'ensemble celles-ci sont par ailleurs largement partagées dans le monde chrétien et, de ce fait, moins représentatives.

À l'évidence, ce serait plutôt « La limodje » (cinquième chapitre) qui particularise le patrimoine culturel immatériel fessois. *La sortie de la limodje* est une manifestation dont l'ancienneté et la signification sont entourées de mystère. Au début du siècle dernier, on décrivait *la limodje* comme « une grosse bête » faite « d'un linceul emmanché sur une queue de râteau de bois, la fourche faisant les cornes, et dans la fourche, un balai sans manche pour représenter le museau ». Ailleurs dans les environs, et selon les époques, la bête avait l'apparence d'une vache et les rites l'entourant différaient d'un village à l'autre. Les archives étant lacunaires sur le sujet, la véritable signification de cette tradition demeure un mystère. Bien que certaines tentatives d'explications aient été avancées, il s'agirait « d'un amalgame de rites et de croyances liés à un milieu agropastoral aujourd'hui disparu et dont les fondements sociaux reposaient sur un rapport de dépendance à une aristocratie d'Ancien Régime, encore fort imprégnée de féodalité. Un monde où le carnaval et, de manière générale, toutes les fêtes populaires, apparaissent

comme une évasion, voire une transgression, d'un quotidien uniquement lié aux besoins primitifs de l'homme : se nourrir, se chauffer, se reproduire. » Ce qui semble assez évident, c'est que la pratique, encore populaire, constitue un événement majeur dans la vie sociale des Fossois. Le nombre des participants, cependant, serait moins important qu'il n'y paraît parce qu'« un Fossois peut être à la fois Chinel ou Doudou, marcheur ou membre d'une batterie de tambours et fifre ou d'une société de musique, comédien wallon, joueur de cartes, ou de balle pelote et accompagnateur de *limodje*. » Ce qui fait dire aux auteurs que *la limodje* mérite une attention particulière car « elle constitue un patrimoine culturel immatériel à la fois original et en danger. »

C'est, pour beaucoup, sur les « Les acteurs du patrimoine culturel immatériel » (sixième chapitre) que repose la pérennité de la tradition. Pour la plupart regroupés à l'intérieur de sociétés de loisir et de travail (Chinels, Doudous, Chevaux-godin, Hommes de feuilles, *Tchôds-Tchôds* ou Marcheurs), ils forment le cortège de la *Laetare*, une fête carnavalesque de mi-carême. Déguisés en personnages de carnaval, ils sont en quelque sorte les héritiers des personnages de scène de l'époque des théâtres itinérants. La filiation, toutefois, n'est pas claire. On la dit « à double sens », compte tenu du fait que ces derniers (Pierrots, Arlequins, Gilles ou Polichinelles) ont eux-mêmes trouvé leur inspiration « dans la vie du peuple ». Vêtus de costumes plus ou moins élaborés, souvent colorés, les uns dansent « en sabots le rigodon au son des fifres et des tambours », les autres taquinent le public, boivent, chantent ou paradent comme des gens d'armes. Ce sont « les passeurs » de la tradition. C'est par eux que celle-ci peut s'actualiser tout en évoluant en fonction du changement. Si l'adaptation au changement est un préalable à la pérennité des pratiques traditionnelles, l'équilibre demeure fragile. Ici, on sent chez les auteurs une grande inquiétude face à des dérives venues d'organisateurs et de promoteurs touristiques qui détournent le sens profond de la tradition en la « folklorisant » et la déformant, à seule fin d'attirer un plus grand nombre de touristes : « Manipulation commerciale, spectacularisation et invention de la tradition… », mais… « Non, la transmission patrimoniale n'est pas [pour autant] perdue à Fosses » conclut-on.

Produit d'une démarche rigoureuse d'enquête *in situ*, *De traditions en créations* constitue un bel exemple du concept de recherche-action, l'objectif n'étant pas uniquement d'aller chercher l'information pour en faire un objet d'étude, mais aussi d'en rendre compte auprès de ceux et celles qui l'ont alimentée, afin qu'ils ressentent le besoin d'agir pour en favoriser la transmission et la conservation… sans la déformer. Au regard des efforts scientifiques et financiers qui ont été consentis pour faire de cette publication un objet de promotion et de valorisation qui soit à la hauteur de la richesse du patrimoine de Fosses-la-Ville, on peut espérer que ses retombées seront

appréciables et que la démarche soit une source d'inspiration partout où le patrimoine culturel immatériel est en péril.

Bernard Genest
Société québécoise d'ethnologie

Lévesque, Stéphane et Jean-Philippe Croteau. *L'Avenir du passé. Identité, mémoire et récits de la jeunesse québécoise et franco-ontarienne*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2020, 268 p. ISBN 978-2-7603-3162-4.

Dans cet ouvrage, Stéphane Lévesque, de l'Université d'Ottawa, et Jean-Philippe Croteau, de l'Université du Sichuan en Chine, se sont penchés sur les jeunes et leur relation à leur conscience historique et identitaire. Inspirés des recherches de Jocelyn Létourneau et de Marc Robichaud, les auteurs innovent en comparant une francophonie minoritaire (l'Ontario français) et majoritaire (le Québec).

Constitué en 2016, leur « corpus » était un assemblage de textes écrits par 635 élèves de différentes écoles secondaires francophones. Les élèves, tous volontaires, avaient 60 minutes et deux pages pour répondre à cette question : « Raconte-moi l'histoire des francophones au pays comme tu la connais » (p. 27). Il s'agissait donc de procéder à une *narration* de l'histoire – et non pas simplement de réciter des faits – à partir de laquelle un sens pouvait être donné à ce passé, révélant les éléments constitutifs de leur *conscience* historique. L'analyse subséquente fut dirigée par ces trois questions : « que reste-t-il de la mémoire canadienne-française aujourd'hui chez les jeunes francophones ? Quelle mémoire ont en partage les jeunes Québécois et les jeunes Franco-Ontariens ? Leur rapport au passé contribue-t-il à forger leur conscience historique et participe-t-il à leur construction identitaire ? » (p. 44).

Le tout se divise en cinq chapitres : le premier porte sur la méthodologie utilisée et le deuxième est une synthèse de l'historiographie du Canada français. Dans les trois derniers chapitres, les données sont analysées minutieusement : on y aborde le territoire et le récit national (chapitre 3), le genre et la langue (chapitre 4) et, enfin, la construction identitaire (chapitre 5). Le livre comprend 18 tableaux en tout (notons au passage que leurs légendes auraient pu être étiquetées autrement que par des couleurs, souvent difficiles à différencier entre elles).

Quelques autres points faibles sont à souligner : par exemple, même si l'exercice ne visait pas à mesurer les connaissances factuelles des élèves, on ne peut nier que le nombre d'erreurs historiques contenues dans les rapports a bien pu influencer certains récits (par exemple, ils sont nombreux